

LE JOURNAL INEDIT
DE
ROBERT LEVESQUE

(suite)*

* Voir le B.A.A.G., n° 59 à 66, puis le n° 72.

LE JOURNAL INEDIT DE ROBERT LEVESQUE

CARNET XVIII

(25 juin — 11 septembre 1936)

Commencé le 25 juin 1936 à Paris.

Grève ces derniers jours. Occupation des usines. Non sans grandeur, cette prise de conscience d'un peuple qui affirme ses droits. Que les conservateurs blâment tant qu'ils voudront cette «violation» du droit de propriété, il se trouve qu'on ne cassa pas un carreau, que les usines furent entretenues, balayées... C'est une grande chose que l'on vit (pour le moraliste, du moins, l'économiste peut craindre des répercussions...).

... La grandeur, la noblesse du mouvement n'échappèrent pas aux ouvriers. Je me souviens de la grande famille qu'ils formaient sur une plate-forme de tramway à Lyon, ces gars — ces grévistes — se liant aussitôt, et se disant avec fierté : «Cela, c'est unique au monde» ; ils se sentaient participer à une grande chose. Ils étaient fiers de leur pays ; ils étaient fiers d'être hommes.

Je vis un soir dans Lyon de nombreux groupes de jeunes apprentis sortant de réunions syndicales, des enfants de quinze ans, de seize ans, ils discutaient, les plus grands parlaient fort. Pauvres enfants, qu'on veut tromper peut-être, qui veulent vivre, à qui on donne de l'espoir ; ils ont assez de souffrir dans leur fleur. Quels problèmes pour leur adolescence... Je les sentais troublés par les grands mots, les grands espoirs agités autour d'eux. Leur enthousiasme tremblait. Je sais ce qui s'agite dans les cœurs de seize ans, et quelle confiance les anime. Mes problèmes moraux de jadis, durs à porter pour ma jeunesse, étaient moins graves que ceux-ci. C'était du luxe...

«Tout royaume divisé contre lui-même périra.» Cette parole du Christ me revient en pensant au curieux jeune médecin avec qui j'ai passé ces derniers jours de Lyon. Venu de Dijon terminer sa thèse. Je le connus par hasard à la Maison des Étudiants. Rarement rencontré personne cultivée plus avertie des arts, plus informée des lettres. Une espèce de Swann (le snobisme compris). J'entraî rapidement dans la confi-

dence de ce garçon (vingt-huit ans, mais très Monsieur) ; cela lui fit du bien, car, par souci du décorum, il ne se confie à personne. Nombreux complexes, diminution physique, etc... Ce qu'il a de plus grave, c'est de ne pas accepter ses goûts sexuels, de les considérer comme une tare — tout en y succombant. Il faut choisir, — ou être un saint, se sacrifier (c'est un moyen d'obtenir la grandeur, la grandeur seule peut sauver celui qu'anime une grande passion), ou s'accepter. Alors naissent les problèmes (garder la juste mesure, etc.)... Le mal, c'est la division, l'anxiété, le remords ; il n'y a plus de joie, plus de bonne conscience...

Les conversations de ce garçon me charmèrent. Il connaît tout (enragé collectionneur ; très bourgeois, naturellement)... Pas inhumain, d'ailleurs. Nous visitons l'exposition Corot, j'y allais pour la troisième fois ; d'un coup d'œil, Sotty voyait des choses qui m'avaient échappé. Nous remarquâmes un garçon dans l'extase ; ses yeux brillaient, il rougissait devant chaque tableau. Il était venu de Villefranche pour la deuxième fois voir l'exposition. Petit employé, seul au monde. Il se joignit à nous pour regarder quelques toiles ; Sotty, véritable amateur, buvait l'extase de ce garçon et devint presque sublime pour lui commenter Corot. Nous avons parlé la veille de la charité. Je vis que Sotty sait la pratiquer.

Adieux aux camarades lyonnais, à l'issue de l'examen. Des regrets, des espoirs de me revoir... J'aurai enfin (avec bien du retard) connu la vie d'étudiant ; les lectures communes, les discussions..., le charme peut-être des dialogues de Platon. Les amitiés de jeunes filles ne me manquèrent pas... Je vois dès à présent que ces sept mois furent bien remplis. J'avais toujours l'impression d'être en voyage, ce qui est si nécessaire à mon bonheur, à mon progrès. Le contact des autres est bon pour se connaître, pour se polir. A force de faire des erreurs, il arrive qu'on en commette moins... Mais j'ai connu aussi là-bas des jours entiers de solitude que je gardais jalousement. Mes amis chinois que j'aimais aller voir (je pouvais dîner à leur Institut), leur jardin et leurs prés sur les hauteurs de Saint-Just me plaisaient. Certes, depuis le départ de Mathieu, personne n'avait pu remplir sa place...

Mon camarade L., si indécis, si scrupuleux, grâce à un traitement du docteur Biot pour une insuffisance générale des glandes, a pu enfin acquiescer de la confiance et passer ses examens...

Journée avec Michel à Saint-Étienne. Ce fut exquis. La ville est laide, et je ne la vis pas. Mais le peuple ! J'y allais pour lui. Jamais la province ne m'étonna davantage. Un romancier devrait s'installer plusieurs jours ici. Quelle cure ! Le nombre de phénomènes entrevus, sim-

plement à regarder passer, d'un café, passer les gens ; les scènes et les dames qui défilèrent devant nous cette journée... nous confondaient de joie. Faut-il décrire ? Ce serait un précieux exercice. Les provinciaux sont sans défense ; ils montrent tout, ou ce qu'ils cachent se voit encore davantage. Comme au temps de Vallès, on sent toujours ici la barrière entre les ouvriers et les petits bourgeois. On fait des effets de toilette — et quelles toilettes ! Les mégères endimanchées qui dînaient dans notre restaurant sont inoubliables...

30 juin.

Mathieu vient de passer trois jours à la maison.

Il va mieux. Ce voyage, coupant un long séjour à la campagne, malgré la fatigue, lui a été bon. Il s'est saoulé de beauté. Tout est neuf à vingt ans, et Paris et ses marbres. L'activité dévorante (et fiévreuse) ici le reprenait, il brûlait sur place. Vraiment, ce Paris, pour moi si coutumier, quelle réserve de bonheur à qui s'est préparé dans le silence à en goûter les charmes ! La faim de Mathieu, aiguisée par les diètes, par la solitude, se jetait sur tout spectacle, mais, ironie, ses forces le trahissaient, la fièvre et la fatigue soudain l'atterraient, son ardeur si belle le consumait... Il couchait dans une chambre (moi au septième). Rêve (presque parfait) d'avoir son ami chez soi ! Noël — comme tant d'autres — souffre de ne pouvoir tout dire..., mais nous n'arrêtâmes pas de causer, et j'aime à croire que ces conversations le libèrent. (Il fut un enfant prodige, brillant dans toutes les matières.) J'admire la vivacité, l'ordre de son esprit. Ce qu'il a lu une fois, il le possède. Sa perception est rapide. Il voit ce que les autres ne voient pas... Mais il se plaint de n'avoir pas suffisamment l'intuition d'autrui. Moi, j'aurais plutôt des illusions d'intuition... Et puis il est désarmé ; peu d'expérience, pas de sagesse ; il risque tout à chaque instant « Notre symbiose pourrait faire quelque chose de grand !

Soirée au Louvre (avec un peintre espagnol, Salvavo). L'illumination des statues grecques et égyptiennes offre un des plus surprenants spectacles que j'aie vus. Malgré la foule des snobs, nous voyagions perdus dans des visions. Les ailes de la *Victoire* sous les lumières paraissent palpiter. L'éclairage savant, sans ombre, transfigure les archaïques. Atmosphère étonnante au milieu de ces dieux. Beauté des colonnes, des cariatides.

Messe à Saint-Eustache (Noël voulait entendre du Bach). J'eus la chance d'un sermon sur la pureté, portant de l'eau à son moulin. Un jour, je serai prêt sur ce sujet... Ravages dans le temps, ravages dans

l'éternité.

... Passion, ennemie de la foi...

Cauchy, au jeune étudiant lui demandant comment faire pour être un grand savant : Soyez chaste.

Dans l'histoire de l'art, Michel-Ange, Raphaël, Murillo, Rembrandt auraient pu donner quelque chose, l'inspiration comme un oiseau chantait dans leur cœur, mais ils ont écouté le vice, et ils n'ont rien fait. Maurice Barrès a intitulé un de ses ouvrages *Du sang, de la volupté et de la mort*. Cela prouve que le plaisir appelle le sang, le meurtre, l'assassinat. Combien de crimes, etc...

Après-midi au Louvre. Gabilanez et Salvavo nous accompagnaient. Nous essayons de donner à Noël une idée du Musée. Nous l'emmenons à Montparnasse ; il voit les habitués du Dôme. Nous visitons quelques peintres. Grande conversation métaphysique, un soir. Noël est angoissé ; le problème de la mort, de sa mort (et celui de sa survie) le hante ; il en parle en termes pathétiques. Ma raison froide le contemple ; il sent que je ne peux comprendre certains problèmes, certains mystères. (Pourtant les appels de l'être ne me laissent pas insensibles, c'est cela que je poursuis en autrui. Ma conception de l'homme veut être complète. Mais je suis peut-être un homme du dix-huitième siècle. Il se pourrait que je n'aie pas le sens religieux — à moins qu'il ne soit enterré.) D'un ton où toute sa fièvre et son angoisse se jetaient, Noël lut de ses poèmes...

Visite chez les marchands de tableaux. Les émotions, les sujets d'émerveillement ne manquèrent pas... Je lus à N. la scène III de *Joseph* qu'il ne connaissait pas. Ses critiques furent celles mêmes de Gide. Grande beauté formelle, mais trop de politesse ; on voudrait plus de barbarie, que la voix se fît rauque. L'imperfection dans certains cas est peut-être le comble de la perfection...

Noël était hanté depuis des mois par le désir d'un tarbouch. Il en trouve un à la mosquée, et je lui donne une djellabah rapportée de Fès qui ne m'a jamais servi. Il avait tout d'un prince arabe...

4 juillet.

Première impression, la meilleur. S'y fier de plus en plus. L'instinct ne trompe pas. Pourtant, longtemps je m'en suis méfié, au point que maintenant cet instinct s'enrichit de critique. Toujours prêt, d'ailleurs, à revenir sur un premier jugement.

... Mais le souvenir que j'ai gardé parfois d'une première impression à laquelle j'ai dû revenir, et l'assurance que certains m'ont donnée de mes

qualités d'intuition... me rendent plus spontané, plus hardi. Plus je vais vite, moins je me trompe (quitte à rectifier).

... Sans m'ennuyer, je ne m'amuse pas ; je vis sur de l'acquis, sans désir, sans aventures qui me projettent dans l'inconnu. Je vis à vide... Guère la force de briller en conversation, mais c'est peut-être dans cet état qu'il faut voir les gens, profitant de l'inaction forcée.

Presque toujours — depuis que je me connais ! — impression de vivre en marge. Je ne suis mêlé à rien, je n'agis pas. Je suis vacant. Cela parfois m'a permis d'être mêlé à d'admirables aventures... mais, aussi, que de longues périodes arides ! S'enchanter d'un rien, de la simple marche et de dons du hasard, cela est beau. Cela est le meilleur... Mais, que les forces parfois diminuent, que la température se fasse énervante, épuisante, on aimerait avoir un cadre, un emploi, ou du moins une volonté ferme qui empêche de se liquéfier.

Mme St. qui, à l'âge de vingt-deux ans, se met au lit pendant treize jours pour lire tout Stendhal qu'elle vient de découvrir. Sa porte est condamnée ; on la croit malade, mais quel bonheur pendant ce temps ! La maréchale Ludendorf, me dit-elle, vient d'imprimer que Goethe (dans la main des Juifs) empoisonna Schiller...

8 juillet.

Entrevu Letellier, retour de Rome. C'était un soir au Louvre. Aspect trépidant ; ne regardait que les statues d'athlètes... L'homme qui jadis me donnait des leçons de morale, de calme (dont je profitai un peu), m'inquiétait par sa nervosité, ses éclats, je me sentais paisible près de lui ; à son contact, ma paix se renforçait. J'étais presque scandalisé. Pourtant ma sympathie est grande pour L.. Nous nous ressemblons. J'ai d'admirables souvenirs de nos promenades à Rome, de nos confidences, l'un et l'autre vivant fort par imagination... Je souhaite avec lui une conversation sérieuse pour qu'il me parle de ce que j'aime, l'Italie...

... Je me réveille, ou plutôt désire me réveiller. Tous mes membres fourmillent. Un grand cri monte en moi vers le sport, la nature. Je voudrais être animal ; je voudrais être aux champs, libre... Mon corps dont j'avais honte jadis, je me suis mis à l'aimer, j'en pense presque être fier, car les rares mouvements que je fais le matin l'ont fortifié, assoupli. Ce n'est pas le désir de me montrer, mais celui de me dépenser qui m'anime. Je me dis cependant que ces corps dont la splendeur me fait perdre le souffle... souvent ils n'ont rien d'autre que le mien, qu'ils lui sont même tout pareils !

9 juillet.

Visite à Green, que je n'avais pas vu depuis Rome. Notre intimité gagne — de même avec Wahl, homme qui se livre peu (il me faisait l'autre soir des aveux sur son manque de mémoire : « Je serais incapable de parler une heure au pied levé sur n'importe quoi, comme mes collègues de Sorbonne... » J'arriverai peut-être à des confidences plus intimes...).

Green et moi nous en sommes plus loin. Aussi, de quoi parler sinon d'amour ? Chez lui, c'est une souffrance. Il souhaiterait n'avoir plus de désirs ; je lui montrai qu'alors il ne serait plus lui-même. Il arrive d'ailleurs pendant des mois à se contenir, à se distraire dans le travail... (Je lui dis la chance qu'il a d'avoir de forts désirs ; les gens qui nous entourent sont si tièdes.) Mais c'est du temps perdu que courir, dit-il. L'étude vaut tellement mieux... Il voudrait s'abstraire. Il sait que les livres ne peuvent être taillés que dans le renoncement. Sans doute, mais pas dans l'impuissance.

... C'est le regret des athlètes, des marbres, qui le pousse à aimer. C'est un rêve de pierre qu'il poursuit. Plus ivre que moi de beauté pure, sans doute... Green avait du plaisir à se confier, se comparant à moi. (En septembre, nous devons courir un peu Paris qu'il adore, qu'il préfère à Rome, trop musée à son goût. « Paris, dit-il, a la dose de laideur qu'il faut pour qu'on y puisse travailler. »)

Causons passablement de Gide, qui est l'homme qui a le plus étonné Green, mais sur lequel plane un mystère. Car il y a des trous, des points d'interrogation le long de ce que Green sait de Gide. Je contribue à l'éclairer ; souvent il se range à moi. Conclut même que je suis mieux placé que tout autre pour avoir une saine opinion, *et que les notes que j'ai prises sur Gide pourront peut-être, plus tard, donner de la lumière...*

Pour Green, le *désir* de Gide est surtout *intellectuel*. Gide n'a pas connu la passion. Cf. son œuvre. Jamais il n'a employé un mot pour un autre, jamais il n'a perdu la tête. (Mais il a eu sa vie durant la nostalgie d'une vie passionnée.) Il a voulu — et à lui-même — donner le change... Il n'a pas été, non plus, vraiment sensuel. Cela transparaitrait dans son *Journal*. Balzac, au contraire, se trahit toujours. Et ce qui prouve le mieux qu'il manque de sensualité, c'est qu'il n'est pas vraiment sensible à la peinture, il s'intéresse surtout au sujet. Il aime Caravage (pour les garçons) et n'aime pas Domenico Feti (qui peint des femmes). Arduini aussi n'aurait pas trouvé le goût de Gide, en peinture, parfait (il ne s'agit pas de culture artistique)... L'argumentation de Green était assez nourrie, il a beaucoup réfléchi là-dessus (il n'accorde pas la sérénité de Gide avec une sensualité dévorante). Ne cherche pas, d'ailleurs, à diminuer

Gide, mais veut surtout en saisir l'authentique, et non pas la figure qu'il veut donner de soi.)

Parlé aussi de Paul, de sa conversion. Green, plus il devient religieux, plus il s'éloigne des religions. Le mieux que Paul avait à faire, si épuisé, était de se convertir. «Hélas ! oui, dit Green, on ne donne à Dieu que des restes.»

Toujours près de son lit Green a un livre de prières ; il lit souvent quelques proses chrétiennes. Mais le catholicisme, il est probable qu'il n'y reviendra jamais.

Apparition de John. Il vient me relancer un soir. Grandi, hardi, vêtu de clair, en sandales, les cheveux admirablement bouclés... Une jeune fille l'accompagne. On me conduit à l'appartement (dans le Quartier Latin). Tout est exquis. Le ménage se compose de deux filles point trop jolies, jeunes professeurs, un peu plus âgées que John, et de ce diable qui a la plus belle chambre sur la rue... Tout l'hiver, avec l'une des jeunes filles que j'avais rencontrée déjà voici trois ans et qui m'avait paru folle, il a couru l'Italie et l'Espagne, arrêtant les autos sur les routes... On me montre des sacs tyroliens, de belles tentes pour camper — et, dernier achat, un revolver chargé, qui m'épouvante, pour se protéger des bandits sur la route... Il me parut que *Les Enfants terribles* de Cocteau prenaient corps...

Ces enfants semblent vivre pour la beauté. John a semé du Michel-Ange sur ses murs, une belle photo de «l'Enfant prodigue» est sur sa cheminée...

Green et moi, quelques heures plus tôt, avions parlé de John...

Retrouvé Sally (au printemps, lettre affolée. Compromis dans une affaire où il n'avait aucun tort. Contrebande. Il était menacé d'expulsion. Réfugié, puis expulsé..., c'était la ruine. Grâce à Gide, Moro-Giafferi prit l'affaire en main.)

Sally me propose de faire partie de la «boîte à bachot» qu'il organise avec un camarade. Mon diplôme inspirerait confiance aux familles... On ne paiera que si on réussit. Ils ont mis des annonces ; déjà quelques demandes. Ils ont loué des bureaux. L'affaire se monte (mais ils ont très peu d'argent)... Tous deux sont des scientifiques ; il leur faut un professeur de lettres. Je fis toutes réserves ; je subodorai je ne sais quoi de louche. Mais la curiosité me poussa jusqu'aux bureaux que Sally voulait me montrer...

L'associé arrive très en retard, affairé, portant des papiers crasseux. Cheveux trop longs, vilaine peau, air de misère et d'intrigue. Il me salue cérémonieusement. Téléphone aussitôt à X. sur un ton de compon-

tion en lui léchant les pieds. Puis très dictateur, bien installé (c'est lui qui a loué les bureaux, 400 fr. par mois), il nous distribue du papier. Il s'agit d'écrire en même temps que lui quelques lettres à des parents ; elles sont toutes sur le même modèle, d'un style ampoulé, prétentieux... J'observe que les M de son écriture sont ceux d'un mégalomane. Quand nous avons écrit ces lettres, il nous recommande de les signer d'un paraphe illisible ; c'est le conseil d'un juriste, il s'agit d'échapper à l'impôt. Mais tout ici sent l'irrégularité. Cet immeuble du faubourg Montmartre se compose uniquement de bureaux qu'on loue au mois, peut-être à la semaine. Ça sent le garni, l'officine. Que de faillites, de saisies, d'affaires éphémères ont dû passer par là ! La porte de l'appartement (deux belles pièces) ne portait pas encore d'écrêteau ; on eût dit une écumoire, tant on y avait cloué et décloué de cartes, de plaques, de pancartes. Les locataires précédents ont emporté la sonnette. Mais ces deux bureaux assez vastes, en enfilade, peuvent d'abord faire illusion malgré leurs tapis défraîchis ; nombreux fauteuils, tables vernies, vitrines... Quand les lettres furent écrites, je demandai si certains parents avaient joint un timbre pour la réponse. «Non, me dit l'associé, cette question des timbres est bien ennuyeuse... Une idée ! Pour huit francs, je fais mettre dans *Paris-Soir* une annonce : "On demande un employé. Écrire en joignant un timbre." Ainsi nous en aurons plus qu'il n'en faut...» Je me sentis pâlir, me dressai et dis : «Je vous quitte.» Il me semblait être insulté, et toute la misère avec moi. L'associé s'étonna, semblant ne pas comprendre. «Je suis peut-être de la classe bourgeoise (je me sentais trop élégant), mais je respecte le travail et ceux qui en cherchent ; jamais je n'ai eu faim, mais je respecte ceux qui crèvent.» J'allais sortir, mais Sally me demanda de l'attendre un instant (il avait bien compris, lui), ce qui fit que je restai, et que l'autre devint toujours plus mielleux, obséquieux : Il rattrapait sa gaffe. Or Sally m'avait demandé de lui dire mon impression sur son copain...

Je ne suis pas mécontent de mon sursaut. Je peux louer par ironie, ce qui inquiétait dernièrement Mathieu, «car on ne sait plus quand tu es sincère», disait-il. Mais quand je quitte l'ironie, que je m'affirme, on tremble... Cet hiver, dans un restaurant de Lyon où j'étais entré par hasard, des étudiants menaient à haute voix une conversation si ordurière (moutarde assimilée aux fèces de la bonne, etc.) que j'allai à leur table. Avant que j'aie parlé, je vis le plus éloquent se taire. Pendant cinq minutes, ils restèrent muets. Ensuite, d'ailleurs, ils reprirent de plus belle, vexés de s'être tus. Je lisais un journal de gauche : «Nous sommes des Français, nous ! Nous sommes rabelaisiens !» etc...

Plus récemment, à la Maison des Étudiants, un soir, je passai en pantoufles devant la chambre d'un camarade. On y parlait à voix basse. Soudain la porte s'ouvre, un inconnu surgit : « Quelles manières d'écouter aux portes ! Passez votre chemin ! » La porte se referme en claquant. Je fais quelques pas, puis reviens et frappe. On ouvre. Je sens que la chambre est pleine d'étudiants, mais n'en reconnais aucun, sinon mon insulteur. Il recommence. Je me sentais électrisé. Je pus dire seulement : « Vous dites donc des secrets ! » et sortis. Un instant après, le jeune propriétaire de la chambre, grande gazelle de Laghouat qui me respectait profondément, arrive tout confus : « Pardonne-moi, pardonne-lui, c'est un malade... et puis il y a malentendu... Nous pensions être espionnés par le concierge, etc... » Le lendemain, il revint s'excuser et dit que je leur avais fait peur à tous tant j'étais pâle...

11 juillet.

Été à la N.R.F. voir Paulhan. Attendu dans le hall. Entrevu Jouhandeau. En deuil (a-t-il perdu sa mère ?), l'air douloureux, les yeux enfoncés, suppliants. Gêné de me revoir (il n'a pas été correct avec moi), mais je vais au-devant de lui, avec une nuance de froideur tout de même. Conversation banale. Que se dire après deux ans ? Il était tout désarmé, faisait peine, mais c'est lui qui, un jour d'humeur (ne répondant pas à une lettre), a poussé du pied mon amitié...

Entrevu Schlumberger (timide comme Jouhandeau, mais non par orgueil, par sensibilité), qui m'annonce l'envoi de son *Corneille*. J'attendais encore quand un monsieur, l'air insolent, dit à la téléphoniste d'annoncer M. de Casafuerte. Ce nom réveille en moi une vieille querelle. Je m'étais promis de dire un jour ses vérités à cet homme. Je le prends à part. « Vous étiez bien à Rome, voici deux ans, à l'hôtel Hassler ? J'y étais moi-même, voyageant avec André Gide. Je me souviens que vous lui aviez fait porter une carte d'un ton fort plat, et que vous n'avez pas été reçu. Gide parti, on m'a rapporté que vous aviez tenu plusieurs jours sur son compte, à la Villa Médicis entre autres, certains propos... »

— Quelle plaisanterie ! C'est ridicule. Impossible ! Moi qui respecte M. Gide, qui le connais depuis trente ans...

— Vous avez même ajouté sur moi (nous nous étions vus à l'hôtel) certains commentaires (que j'étais un secrétaire marquant assez mal, etc.)... Mais je suis hors de cause. Sachez cependant que j'étais professeur à Chateaubriand.

— Mais je connais tout le Lycée, tous les élèves ; les professeurs X, Y, Z sont mes amis.

— Justement, vous nommez une des personnes qui m'a rapporté vos propos.

— Mais non, je n'ai rien dit.

— Je veux vous croire, mais ces propos cadraient si mal avec le ton de votre carte que je tenais à être franc.

— Encore une fois, c'est ridicule.»

(Le marquis cependant se troubla quand il vit que je savais même ce qu'il avait dit de moi. Il eut peut-être peur que l'affaire ne tournât mal. Toujours est-il que dans le hall ensuite — nos fauteuils se faisaient face — il n'osa pas une fois lever les yeux sur moi. Je vis Paulhan et lui fis part de mon altercation. Il m'approuva. Casafuerte, qu'il ne prend pas au sérieux, lui avait porté un manuscrit. Il voulut savoir ce qu'on pense à Rome de cet homme — c'est un snob intrigant —, mais je me récusai.)

Dîné chez John avec ses deux amies. Il avait fait un riz malgache fort bon... Maintenant, quittant Paris sac au dos, la nuit, les voici sur la route d'Espagne. Ils feront signe à une auto, puis à une autre, jusque-là-bas... Belles vacances? Ils emportent leur tente. J'avais plaisir à sentir leur ardeur.

... John me lit une longue lettre qu'il a écrite après la traversée qu'il tenta, dans la neige, du Saint-Gothard. Il y manqua mourir. C'était écrit sobrement, cela me fit pleurer. Un moment, perdu dans la neige, il entreprend de descendre une longue pente au bout de laquelle il voit des ouvriers. A mesure qu'il descend, on lui fait des signes épouvantés, il faut qu'il remonte. Mais il continue à descendre ; alors ce sont, en italien, des cris, des supplications... Le précipice allait s'ouvrir à ses pieds... Après un grand effort, tout en glissant, il remonte. Un voile de brouillard cache alors les ouvriers qui lui avaient indiqué une route que d'ailleurs il ne trouva pas... Il s'était endormi désespéré dans la neige, sûr d'y mourir, quand il se sentit couvert d'un gros Saint-Bernard qui lui léchait le visage et les mains... Il se lève, mais le chien le force à retomber, roulant sur lui, cela plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'il soit bien réchauffé...

Passage de Sotty. Je le fais connaître à Fernand qui, au café de la Coupole, se montre assez éloquent pour défendre la République, et le libéralisme. Il faut les garder quelques années au moins, dit-il, pour laisser disparaître le danger de la dictature qui serait la faillite de l'esprit... Le monde moderne a été bouleversé, l'Europe du Moyen Age désunie par le seul fait du drame intérieur d'un Luther, crise surtout sexuelle, qui voulait pécher avec Dieu... De là le nationalisme allemand, etc... Gabilanez s'échauffe... Sa solitude, son manque de conversation expli-

quent cette éloquence parfois agressive...

... Bals dans les rues. J'erre assez calme... Je suis plus sensible à l'expression qu'à la beauté plastique...

13 juillet.

Dimanche dans la forêt de Fontainebleau, avec des amis de mes sœurs et Gabilanez. Nous étions huit. Je mets par-dessus tout ces parties de campagne, la ville délaissée. On n'est plus soi-même, ou peut-être est-ce l'être vrai, tout ruisselant de rires, qui paraît, rejetant l'homme de la ville. Je m'amuse en ce cas, et j'amuse les autres. Je l'ai déjà dit, ma jeunesse paraît alors inépuisable ; je me rattrape. Mon enfance morose reçoit des compensations. Je deviens drôle. Que l'atmosphère me plaise, les idées accourent et j'excite les autres à en avoir. Veiné à cultiver pour l'avenir. Un peu grâce à moi, la bande fut *heureuse*.

Revu le Palais ce matin (troisième visite). J'ai vu tant de choses que je l'avais tout oublié. Mon goût s'affine, et le plaisir que je prends à visiter. Laideur des salles Empire (luxe de parvenu, lourdeur). Beauté d'un grand salon Louis XV (plafonds de Boucher, pendule de Boule, etc.). Boudoir de Marie-Antoinette, grâce des meubles, d'une table surtout. Les salles de François I^{er} sont étonnantes par la qualité de la lumière. Plafonds (à la française, de bois clair et sculpté), fenêtres et parquets composent je ne sais quelle atmosphère d'or. Tout est voluptueux dans ce jour. On passe ensuite dans des salles Louis XIII. Secret perdu ; le jour devient blafard... Admirable lanterne Louis XV dans une antichambre. Beauté des stucs Renaissance. Grandes femmes aux jambes longues (canon du Primatice) plafonnant un escalier. Galerie d'Henri II. Belles fresques. Virtuosité sans doute, mais plaisir à peindre, joie de vivre (cela n'est pas la Farnésine, mais je n'ai rien vu en France de plus voluptueux). Salle des Gardes, sévère ; grande cheminée, buste désabusé d'Henri IV par Pilon. Salle des Fêtes (ou de Vaux). Longue galerie (un peu étroite) qui fut, je crois, incendiée ; seules survécurent, à un bout, quelques fresques mythologiques (bains de Vénus, etc.), les plus sensuelles, qu'entourent des stucs admirables de jeunes dieux, vivants, vibrants, pâmés. Grand effet décoratif. Les guirlandes charmantes où l'on retrouve un Michel-Ange dilué valent peut-être les Carrache du Palais Farnèse.

Grande puissance d'illusion. Attrait de l'inconnu. Le feu des regards me brûle, ou plutôt ma flamme se ranime à tout œil... J'allai voir l'autre jour H. à la Pitié, dans la salle de garde où les internes déjeunaient. J'entre ; les yeux se lèvent. Mille yeux ne m'eussent pas davantage

ébloui. Je les trouvai dardés sur moi, brillants, bouleversants... Mais aussi bien j'étais intimidé. Je sortis de la salle avec H., au jardin, un confrère vint lui parler que je regardai à peine, tant il était banal... Or celui-ci faisait partie, me dit H., et au premier plan, des internes bouleversants...

Mort de Rouart (c'est Gabilanez qui me l'annonce). Gide s'étonnait que Rouart ne m'ait rien demandé à Rome après m'avoir si bien traité. Il aimait obliger (dans les deux sens). Je crois (et avec Gide) qu'il avait de l'affection pour moi... Néanmoins, il me laissait entendre à Rome que le voyage d'Italie qu'il faisait faire au jeune peintre qui l'accompagnait, garçon fort bien doué, ne serait pas un mauvais placement. D'une pierre, toujours deux coups. Il servait l'art, se créait un ami... et flattait ses faiblesses.

15 juillet.

Défilé du 14 juillet. Bien postés, Annie, Gabilanez et moi, pour voir les manifestants. Délégations des provinces, des partis, etc... Ligues de femmes (assez savoureuses). Tous ceux qui défilaient, par opposition aux gens de droite l'œil fixe, fanatisés etc., avaient l'air humain... On les sentait capables de résumer en quelques mots leur idée (république, etc.). Visiblement ils formaient une somme de consciences. De là venait leur force, et ils le sentaient bien. Ils n'avaient pas l'air de renoncer à leur personne. J'étais sur le trottoir, sans insigne, ne criant pas, ne chantant pas..., mais fus heureux d'applaudir la «Jeune République», *Vendredi* (Guéhenno, Chamson, Prévost...), la Maison de la Culture (Malraux...), les Universités ouvrières, les jeunes Annamites... On promenait sur des piques (Radio-Liberté, Ciné-Liberté), parmi d'autres effigies, celle de Gide...

Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*.

J'ai rêvé plusieurs fois d'écrire, plus tard, la vie d'un prêtre. A condition, disais-je à l'abbé M., que j'aie une vocation sacerdotale, au moins embryonnaire... Mais, selon l'abbé D., je n'avais aucun sens religieux. Je serais un homme du XVIII^e. Qu'en sait-il ? Sans doute je veux être un païen, mais il reste ennuyeux, orgueil, de se voir dénier quelque chose...

Je commençai avec beaucoup de goût le livre de Bernanos. Tant qu'il s'en tient à un certain réalisme, qu'il fait dialoguer son jeune curé avec un prêtre d'expérience, que leurs idées sur la condition humaine s'affrontent, qu'on voit vivre les gens du village (intrigues contre le jeune prêtre, gens du château, etc.), le livre est bon. Bernanos a le sens du

clergé séculier, de ses peines, de son drame (le sens aussi de la sainteté ; le curé d'Ars — la folie peut-être — le hante), les coups de patte aux moines ne manquent pas — ils souffrent pour les âmes, mais pas par les âmes, dit-il... Mais dès que nous tombons dans les intrigues des haines familiales, c'est du délire ; comme les personnages n'ont pas assez de réalité, leurs passions aigres ne se justifient pas, sans doute est-ce là le domaine de la Grâce ! (Mais le drame chez Dostoïevsky, placé pourtant aux confins de l'homme, ne me donne pas cette gêne.) On a plusieurs fois, en route, l'impression que Bernanos devient fou, perd le contrôle... Au début, le ton des entretiens ecclésiastiques, les conflits du sacerdoce et de la réalité sont bien rendus.

Le roman (qui se fait lire d'un trait plusieurs longues conversations sont à sauter pourtant) est raté. Mais il pose des problèmes ; non d'ordre littéraire, mais ecclésiastique. On aimerait que le clergé le lût.

Il oblige (du moins moi) à réviser l'idée qu'on se faisait de Bernanos. Chez ce visionnaire, il y a un peintre de la réalité, ou plutôt un homme passablement engagé dans les choses. C'est là un romancier dont le monde est bizarre, sans doute, mais qui donne au besoin des coups de sonde dans le nôtre ; une conception du monde chez Bernanos !

En 1930 ou 31, à Toulon, Dominique Denis me fit rencontrer Bernanos. Ma déception fut complète. J'eus l'impression d'un grand rêveur aux yeux vagues, qui ne s'intéressait à rien de réel. J'eus l'impression que sa sympathie ne *mordait* pas. Comme je faisais mon service, je me souviens qu'il parla de ses souvenirs de guerre, chose qui m'énerve, et d'une façon plate. J'eusse aimé, sans doute, qu'il s'intéressât un peu au garçon de vingt ans que j'étais.

Fernandez a écrit pourtant que Bernanos aime à faire parler les gens dans les villages, sur les routes... Son dernier livre montre, il est vrai, certaine expérience... Mais aussi que de romantisme !...

18 juillet.

... Mauvais roman que celui de Bernanos, je l'ai dit, mais aussi l'auteur est sympathique. Sens viril de l'amitié, de la fidélité de l'homme à son caractère, à sa mission. Critique vraiment acerbe de la société et de la religion pervertie... Mais les catholiques n'entendront rien.

Moi qui suis anticlérical, j'applaudissais surtout le 14 la «Jeune République». Mon amour de la justice est plus fort que tout, et ceux-là sont des justes. La liberté d'esprit, la tolérance qui sont apanage du vrai christianisme, je ne peux pas les leur laisser accaparer...

20 juillet.

Une découverte littéraire est une grande joie. Cela n'arrive pas si souvent... Lisant l'*Hyperion* d'Hölderlin, les pages concernant Alabandon, le camarade merveilleux, m'ont retenu longtemps. Ce n'est pas rien que le sujet qui m'a ému, mais la poésie de ces pages, leur flamme, le beau rêve d'une aventure amicale, passionnée, qui s'y réalise et dont tous les détails chantent l'amour. J'ai noté quelques phrases. Cela rejoint dans ma mémoire la scène de Tête d'Or mourant dans les bras de Cébès...

Le meilleur souvenir de cette journée assez grise et froide, au bord de la Marne, dans un camp de réfugiés, ce sera quelques pages de Stendhal. ... Ces tentes, ces groupes et les jeux mêmes indiquaient plutôt la vie et le bonheur *possibles* qu'une parfaite beauté. Il faisait froid. Je n'étais pas glorieux. Sally par bonheur avait apporté *Le Rouge et le Noir*. A tour de rôle, Annie, lui et moi nous en lûmes à haute voix un chapitre. Ce fut une fête, une révélation. La scène de la nuit chez Mlle de La Môle, quand Julien a peur d'être attaqué, me parut toute nouvelle. J'avais beaucoup aimé jadis ces pages, mais plus que jamais elles me parurent vivantes, nuancées, dans leur veine assez comique s'entremêlant à la passion. Mon admiration pour Stendhal, son métier, sa sensibilité, étaient extrêmes. Authentique bonheur. Quelques pages suffirent (ou quelques vers) pour faire date dans notre histoire.

21 juillet.

Le manque d'argent m'empêche de vivre, me coupe l'herbe sous le pied... Si du moins il me faisait travailler ! Je ne mets pas à profit ma misère sinon pour vivoter, végéter... Ah ! que du moins les désirs dont je suis empêché s'amplifient, que je résonne de détresse et de soif... Il faut écrire à mon âge, faire quelques pas dans le métier...

Passé quelques heures à parcourir des centaines de pages qui constituent mon journal de 1927-28... Documents sur les personnes (ce qui se rapporte à Gide aura de l'intérêt). Mon emploi du temps de chaque jour, les souhaits que je formule, les désirs qui me brûlent sans cesse..., cela ne fait ni une œuvre d'art, ni de la vie saignante... Peut-être fallut-il me faire de si bonne heure la main pour arriver (mais quand ?) au vrai style.

J'écrivais... après une visite à Max Jacob (en 27) : «Ce soir je suis troublé. Écœuré sans doute d'avoir vu du monde, des intellectuels. Écœuré de devenir un peu connu de tout ce monde, de penser à l'impression que je leur fais, et de penser aussi qu'on a beau me présenter com-

me un poète ou je ne sais quoi, je n'ai encore rien fait, et n'ai qu'un désir, c'est de tout mettre au feu.»

En lisant ce journal qui date de huit ans, j'aurais pu croire qu'il s'agissait d'un étranger, non pas que je ne me reconnusse point, mais j'avais oublié tant de choses que je m'instruisais sur moi. Il me semblait fouiller des documents... La connaissance que je prenais de moi devenait historique.

Cette année 28, je lisais beaucoup. J'étais plein de fougue. J'allais souvent chez Adrienne Monnier et lui prenais quatre livres à la fois... J'allais le dimanche à Sainte-Anne (propos de fous). Je retrouvais Gabilanez et notais ce que nous disions... Je vis des pièces de théâtre dont j'ai tout oublié..., mais c'est que je notais à tort et à travers des choses qui ne méritaient ni d'être écrites ni d'être retenues.

J'avais encore de la religion. Dieu passait dans ce journal. Je pratiquais irrégulièrement, mais disais encore mes prières. Un jour, je m'accusai à un prêtre d'avoir caressé un enfant. «Où ? — Sur la tête. — Il n'y a pas de mal, mon fils...» J'avais en effet très peur du péché. Je voulais être pur (Jouhandeau m'entretenait dans cet idéal amidonné). Mais ma religion devenait littéraire...

Scènes cocasses où Max Jacob dessine dans toutes les positions mon portrait qui n'est jamais ressemblant.

Scène assez bonne où Max, dans un jardin d'hôtel (l'ancienne pension Vauquer, aujourd'hui démolie), attend son amoureux. Il n'a pas de mots assez durs pour l'amoindrir, pour se moquer de lui..., mais là-dessous perce l'amour qui bouillonne. Nous sommes à la fenêtre quand un taxi arrive. C'est le garçon. Il ne renvoie pas le chauffeur. Ah ! trahison. Il vient pour cinq minutes. C'est affreux, etc... Le garçon monte et réclame de l'argent pour payer le taxi.

Je verrai dans mes autres journaux mon trouble muet, désespéré, peu à peu faire place à des rencontres, à des dialogues... Ma ferveur était immense et mon dévouement, plein d'admiration pour le peuple que je découvrais... Mon témoignage montre que j'observais bien, mais je ne savais pas ce que veulent dire les signes. Je n'avais pas d'yeux pour le mal.

En 28, j'aimais encore S., de même que je croyais encore en Dieu. Mon amour me semblait éternel. C'est avec l'amour, ou le mysticisme, que Dieu disparut de ma vie... J'ai peut-être pensé que Dieu était mortel — si mon Dieu était S..

Quand j'aimais S., il y avait un but dans ma vie, une illusion, un désespoir. Accrocher son bonheur à un certain être me parut lâche...

1928 : «Hier soir en rentrant dîner, je craquais de désirs et je disais : "Mon Dieu, dites-moi l'art de dériver ma fièvre..."»

25 juillet.

Hanté par la révolution d'Espagne. Visite au Musée Carnavalet. Souvenirs de 89, des barricades, de la Commune. Documents littéraires (XVIII^e, XIX^e...). Dans la cour d'honneur, bas-reliefs de Goujon ? (Au moins certains.)

Wahl m'emmène voir jouer une pièce de Gorki. J'y retrouve Véra. Je crois reconnaître Bonjean (de Fès). Jalons de mon passé. Acteurs médiocres. Pièce révolutionnaire assez grosse, vous laissant sur la soif ; aucune scène poussée, rôles de fous, de mystiques, représentant des théories. Du Shakespeare manqué...

Visite de Josette C. et d'une amie de Lyon. Voyons au Louvre les collections chinoises, la Grèce et l'Égypte. Plaisir parfait. Mon regard s'habitue aux belles choses. Je commence à les trouver d'instinct. Josette dîne à la maison ; je la conduis au train. Assez ému de sa confiance, de son amitié...

Je m'étonnais moi-même, au théâtre, de pouvoir juger chaque scène. Les progrès que l'on fait sans s'en apercevoir. (Au collègue, ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir certains surveillants (ratés futurs, gens de vingt ans) prononcer des jugements de valeur... Je les admirais.)

Musée de Cluny. Les plats de Bernard Palissy ; certains reflets de ces faïences font penser aux vases de l'époque Song, sans y atteindre. Émaux de Limoges. Couronnes, diadèmes de rois goths. Tapisseries admirables (vie des seigneurs). Fond de fleurs, de fruits et d'oiseaux (le vert paradis). Autre série : femme à la licorne, le fond est d'un rouge éteint ; on dirait des vapeurs de Perse. Grande joie dans les arts mineurs, mais il faut en voir peu, et de premier rang.

Comment exprimer l'émotion (ce n'est pas de l'amour) que la candeur de Josette me donne, et sa façon naïve de m'écouter, de me croire ? Jeune fille préservée, océanienne. L'innocence la sauve : elle est d'avant le péché. Les éclats, les élans de sa spontanéité ; ses abandons, sa transparence...

31 juillet.

Retour de Mathieu à Paris, il part pour l'Amérique retrouver son père malade. Métamorphose...

Vu l'*exposition du symbolisme*. Vitrine Rimbaud. Photographies

de son enfance, en premier communiant (avec son frère), puis plus tard, mal peigné, enfant têtu... Deux fort belles photos d'Abyssinie, Rimbaud vêtu de blanc est pieds nus, tête nue, l'air très sauvage, sous des arbres. Manuscrits, dessins.

Vitrine Mallarmé, beaux manuscrits de poèmes, modestie de l'écritu-re. Ahurissante appréciation du proviseur du lycée Fontanes. Belle lettre de Baudelaire à Wagner.

Vitrine Gide (manuscrits des premières années, celui de *L'Immoralis-té*, lettres... Tout cela est déjà de l'histoire).

Valéry vint. Je ne le savais pas si petit. Ses yeux, assez exorbités, fixes, ont quelque chose de hagard, d'ébloui...

Exposition Gros. Je connaissais assez bien (et admirais) ses tableaux de batailles. Lyrisme, imagination, mouvement, pitié surtout, mais tant de mouvement exprimé dans un mode classique fausse souvent l'unité, à cheval entre David et Delacroix. La plus belle œuvre, peut-être, le *Départ de la duchesse d'Angoulême* ; l'épisode historique est stylisé, arabe des assistants, nulle déclamation. Impossible de trouver des photos des deux officiers de quinze ou seize ans, morts dans les guerres de l'Empire, qu'il peignit. L'un blond, les yeux bleus, debout devant son cheval brun qui avance la tête comme pour envelopper son maître tendrement. L'autre garçon brun et bouillant, tenant son casque en main, cuirassé, quitte son père, un général, pour se rendre à l'appel des clairons...

Mathieu faisait viser son passeport au consulat des États-Unis quand nous trouvons, dans la salle d'attente, un Italien endimanché, l'air ardent. Il me fait un sourire mélancolique auquel je répons et bientôt il confie une récente désillusion... Il avait le désir d'aller voir sa sœur à New York ; pour cela, lui dit-on, il faut telle et telle pièce... Il parvient à les réunir, malgré les démarches, les dépenses... Il se fait accorder un congé de deux mois et il vient demander son visa. Refus. Bien que tout le dossier soit complet et le passeport en règle, impossible de partir, — parce qu'il est ouvrier, que l'on craint que là-bas il ne s'embauche. Il a beau présenter un certificat de son patron qui l'emploiera dès son retour, qui l'attend, un certificat de son propriétaire prouvant qu'il paie la location de son appartement où d'ailleurs il laisse femme et enfants..., le refus est catégorique. Il avait sacrifié des économies pour réaliser ce voyage désiré, caressé depuis longtemps... Quand il vit que Mathieu obtenait son visa et partirait par le bateau qui devait l'emmener lui-même, ce fut avec un triste émerveillement qu'il le regarda. « Ah ! vous verrez New York ! » Les Italiens sont irrésistibles... Comment lui refu-

ser d'aller le voir chez lui pour que Mathieu puisse porter de ses nouvelles en Amérique ? Accueil, le soir, dans un appartement d'ouvrier cossu (ce qui est laid chez les bourgeois devient touchant ici). Nous voyons les enfants, la femme qui est française. On débouche une bouteille de muscat. Notre ami improvisé est heureux de faire quelque chose pour nous. Il a décidé — afin de se consoler — de partir pour quelques semaines en Italie, avec toute sa famille. Ils iront près de Modène, son pays, qu'il n'a pas vu depuis dix-sept ans (il en a trente maintenant). Son rêve depuis longtemps était de voir, ou plutôt de faire la connaissance de sa sœur de vingt ans plus âgée que lui, mariée de bonne heure en Amérique... Surtout cette année, il a nourri ce projet avec fougue, avec ferveur, renversant les difficultés, luttant. (Depuis plusieurs nuits il ne dort pas, trop déçu.) Nous sommes touchés de cette Princesse lointaine, vieille dame qui ne se soucie peut-être pas de lui... Mathieu recueille donc les commissions destinées à la princesse, et nous partons chargés des rêves écroulés de cet ardent garçon.

Visite à Granger qui a passé cinq ans à la Guyane, professeur de philo... (C'est une fatalité étrange qui a placé sur mon chemin, jusque parmi mes professeurs, des hommes dont le destin sentimental ressemble au mien.) Tout ce que Granger me dit du point de vue colonial et de la psychologie indigène, je le savais déjà, ignorant cependant à quel point les noirs (par réaction) peuvent devenir europhobes... Connut assez bien un médecin du bagne et lut des lettres intéressantes de forçats.

Les noirs, là-bas (comme au Maroc), s'espionnent et se dénoncent. Dans les affaires de mœurs, quand ils parlent, ce n'est point par moralité, mais par jalousie... Nous causâmes de longues heures.

F. me conseille d'écrire une nouvelle autobiographie. J'hésite. Je ne sais rien de moi. J'ignore quel chemin suivre. Je n'ai jamais frappé le sol pour y chercher les sources, je me contente de flâner négligemment sur ma route. A vrai dire, je suis un voyageur assez las ; je me fatigue à courir en tout sens ; les provisions de vertu, de courage me manquent. Je devrais m'enfermer avec mon désir et ne commencer à écrire que surchauffé... Mais le soleil, dehors, m'appelle. Toujours des chants de sirène ! Je vis dans un monde trop beau, plus beau que nature, en proie à l'illusion, si vous voulez, mais qui m'éblouit. Pour exprimer ce monde, je devrais en sortir !

Sainte-Maxime, 8 août.

Il serait beau de se connaître, ou mieux : de se construire. Doulou-

reux sentiment de l'effort nécessaire. Je ne sais plus du tout ce que je suis, éparpillé depuis longtemps. Le jeu d'être un carrefour m'a séduit, et à présent encore je m'y complais, ce qui fait illusion, car il se trouve que je *représente* ; j'en ai du remords. Mon apparence ressemble davantage peut-être à moi-même que mon propre intérieur. J'ai voulu être un certain homme, le désir de grandeur ne me fut pas étranger, puis j'ai mal rempli ma promesse ; mais ce que j'ai voulu (ou cru) être brille encore parfois sur mon front, dans ma voix, au point que le respect de certains me fait mal...

Je n'ai point abandonné mon idéal de joie, de bonté, si j'ai suivi de fausses routes. J'ai *seulement* refusé l'héroïsme. Après l'impasse dure d'un amour, je me suis contenté de la facilité. D'abord chaque rencontre du plaisir dans un cœur neuf apportait une joie neuve, et péniblement gagnée. Puis je cessai de mériter... J'avais cru vaincre l'hydre ; elle renaquit. Tout est à refaire.

(La fin au prochain numéro.)